

public.net

# DEUX TEMPS PIERRE MÉNARD TROIS MOUVEMENTS

Un jeu de cartes  
dont les figures  
sont accolées  
les unes aux autres.

ISBN 978-2-8134-098-0

deux temps, trois mouvements

© Pierre Ménard & Publie.net - tous droits réservés

avec 12 photographies de l'auteur

*première mise en ligne de ces textes*

*sur le site Liminaire, de janvier 2005 à décembre 2006*

*première mise en ligne sur Publie.net en juillet 2010*





A winter landscape featuring a snow-covered field in the foreground, a dark road or path on the left, and a row of buildings and trees in the background under a cloudy sky. The word "JANVIER" is overlaid in large white letters with a black outline.

**JANVIER**

Son comportement est inadmissible. Je vous le dis moi. Non mais c'est vrai. Tout à coup, on ne sait pas pourquoi, elle se ferme. On ne l'entend plus. Rideau. Quand on lui pose des questions, il faut la forcer à répondre. À peine un murmure. L'impression d'avoir dit un mot de trop. Je ne dis rien. Son aveu sur le pas de la porte comme une ridicule vengeance. Elle croit faire mouche, mais c'est elle qu'elle touche. Une fois dehors j'explose, libéré d'un poids.

Elle entre dans l'appartement en silence, s'approche lentement de la salle de bain, la porte est entrebâillée, travelling avant, une épaisse vapeur d'eau brouille la vision qu'on a sur le seuil de la porte de l'homme endormi dans son bain. Elle s'approche plus encore. L'homme fait semblant de dormir. Elle pointe son arme sur sa tempe. Il l'attrape à la volée, avec un geste vif, viril, qui la surprend. D'une pression du bras, plus que dans un mouvement, il l'oblige à se rapprocher de lui. Regard prolongé. Silence. Puis ils s'embrassent. Elle le

rejoint dans son bain toute habillée, son uniforme dans l'eau. Puis elle revient à elle. Encore une fois, fantôme rime avec fantasma.

Le film de nos vacances en Berry. Les images des filles, je peux revoir certaines scènes plusieurs fois de suite, leurs expressions mignardes, leurs mimiques complices, me font rire. « C'est pas vrai. » Je me surprends à le répéter à haute voix.

D'abord il n'y a rien, bouffées de chaleur, peur au ventre assujetti à de légers picotements du bout des doigts. La peur du vide, loin la feuille blanche depuis longtemps l'écran plat. Que faire ? Les lignes du bilan de l'année dernière se brouillent. Broutilles. Comme les vœux, à quoi ça sert ? À vos souhaits... Vouloir aller trop vite jamais bien. Copier / Coller / Couper. La meilleure solution. Et la santé. Amour, gloire et. Tout vient à point. Elle apparaît dans la lumière. Je la reconnais de suite, force évidence, rousse aux yeux bleus. Nez pointu, dents

blanches. Pommettes saillantes et peau blanche. Vous êtes moins à l'étroit que dans l'ancienne bibliothèque, me dit-elle. Cela faisait longtemps, je lui réponds. Je lui laisse imaginer la suite. Vous aussi. Finir le bilan pour demain. De la suite dans les idées. Avec son sourire qui me poursuit. Son regard qui m'accompagne. D'abord il n'y a rien. La peur du vide

Elle appelle à la maison. Je sors de la douche en peignoir. Elle veut parler à son amie, mais ma femme n'est pas là. Discussion autour des bonnes résolutions de la nouvelle année. Me sortir, dit-elle. Ce que je comprends, car les filles s'impatientent déjà dans le salon. La musique, la musique. Pour que je remette la musique. Je raccroche et m'exécute.

Des personnages fictifs ou réels. Le temps d'avant. À peine vu le visage de cette femme derrière sa fenêtre, l'allure d'une très vieille femme courbée, le corps ployé, voûté, les doigts accrochés à son rideau d'un tricot plus

très blanc. Solitude qui sent la soupe tiède. Une image de plus. Faut voir. De l'air. Ses rides, pas un pli, dans les trous du filet, la maille à papillons. Une image fantôme qui se construit tous les jours. Le bus passe sans s'arrêter. Il fait froid, le ciel encore bleu gris rosé en fin de journée. Le partage des images. Les détails de la ville comme un jeu de *Légo*. Les rapports entre réalité et fiction. Le temps d'après.

Une affiche pour le magazine *Capital*. Dans la salle des pas perdus de la Gare de Lyon. Juste devant l'escalator. Un couple allongé, les deux corps inertes, l'un à côté de l'autre sur le sable, immobiles, à moitié recouvert par une vague. « Les nouveaux vacanciers. » C'est écrit.

L'admiration est plus facile que le respect, que l'estime, contre mauvaise fortune bon cœur. J'avance sur le quai de la gare sans prévenir personne, en un mot comme en cent, ça ne prouve rien, comme si de rien n'était. De quoi s'agit-il ? C'est comme un jeu de construction, un

rappel à l'ordre, un geste social, une redéfinition du rôle de l'artiste, cela ne va pas de soi pourtant, reposant sur la spécificité de la division du travail et la propriété de l'individu. Je ne la vois pas tout de suite, il fait nuit. Dans l'écoute toute la journée. Réunion et atelier. Éléments de réflexion, miroir où voir poindre les itinéraires que je ne parviens pas transgresser, précipitation de désirs, lente conspiration. Sur son banc, dans le froid, le pied nu, velours dessous, acier dessus. Dans ses sandales striées les pensées, striés les doigts que j'use à écrire, avec toi, maintenant. L'admiration est le propre de l'imbécile. Chercher je ne sais pas quoi, une ritournelle de la voix aimable, des bouts de pensées, insolentes ou tendres, fixées comme des jalons parmi d'autres, des échos incertains, une panoplie d'avenirs possibles, un adoucissant, un signe particulier, un fait d'âme, une fête, ni plus ni moins.

Au petit-déjeuner, Caroline évoque à demi-mot un rêve érotique nocturne entre le fond sonore de la radio (les informations) et le bruissement des filles. Elle

ne m'en dit pas plus car c'est l'heure de préparer les filles pour aller à l'école. Dans la soirée, après l'amour, elle m'avoue un peu honteusement que dans son rêve elle « se chauffait » avec Joey Star. J'ai tout enregistré. Comme les musiciens sur scène ont un retour, ce qu'ils jouent leur revient aux oreilles. J'aime ce retour sonore. Faire l'amour comme on joue de la musique.

Une partie de son sens, de son énergie, dans son contexte. Le flux et la recherche par mots clés. Informations, innovations, ruptures, franchissements de seuils. L'ère du vide, l'objectif *Live* est tout simple : vous faciliter la vie en rassemblant tout dans un seul endroit, je dis bien tout. Atteintes potentielles à la vie privée. Elle veut extraire des images fixes de son film vidéo. Ce que je vois d'abord, des enfants, une fête, un goûter d'anniversaire. L'ampleur que prendra le phénomène est difficile à mesurer. Elle s'est filmée sur toutes les coutures. Elle prend des poses suggestives en sous-vêtements, déhanchement, genou levé, moue sensuelle. Couleurs saturées au grain vulgaire. D'ores et déjà intimement

mêlés. Etroite interpénétration des trois sphères. Ces atteintes collatérales à leurs vies privées. Selon quels critères et sous la responsabilité de qui ? La marchandisation de nos mémoires, non plus documentaires mais intimes, se profile à l'horizon. Il vaut mieux le savoir.

Je regarde ses yeux bleus, son sourire, elle me sourit, me perce à jour, je m'en fous, je souris à mon tour et lui tends sa carte. Elle me remercie. Ses yeux bleus, merci encore. Son doigt tendu me désigne. Une cicatrice. Ce défaut me la rend plus belle encore, mais moins inaccessible. Ce que je me dis en la voyant s'éloigner.

Les résolutions. Sur une feuille à grands carreaux. Se tenir à. Pour l'année qui vient. Sous forme de jeu avec les filles. Rouge sur blanc. Chacun note les résolutions des autres. La liste s'allonge peu à peu. Alice. Ne plus faire la tête pour un oui pour un non. Ranger sa chambre quotidiennement. *Ma révolution porte ton nom. Ma révolution n'a qu'une seule façon de tourner le mon-*

de. Nina. Ranger sa chambre quotidiennement. Finir ce qu'il y a dans son assiette. S'habiller toute seule. Ecouter ce qu'on lui dit. Alice se trompe de mots, elle dit les révolutions. Maman. Ranger ses affaires. *J'étais à peu près, je suis exactement, la femme que j'espérais.* Papa. Manger moins de bonbons. Faire le petit-déjeuner une fois par semaine. Passer moins de temps sur l'ordinateur.

Parler avec elle et dans l'élan de la conversion, le plaisir qu'on y ressent, laisser échapper par mégarde, sans même sans rendre compte, l'autre en retour obligé de nous le faire remarquer, de dénoncer au grand jour ce lapsus révélateur, une confusion avec une autre personne. Se tromper sur l'identité de la personne qu'on évoque. Une autre fille avec qui j'ai passé la journée à travailler sur un film.

Sous la table l'objectif. Les jambes croisées. Voir sans regarder. L'oeil est la page blanche. Il succombe au re-

gard. La plus jeune, sous la table. Son regard, hésitante, sa voix légèrement tremblante, retrouver le nom de tous les convives. Elle égrène le nom de chacun. Sous la table. Sur quelle tête finira la couronne ? Roulement de tambours. Flashs et souffle coupé. Chacun son tour. Dans l'émotion du moment, le nom de cet inconnu qu'on lui souffle, elle en oublie de me nommer. Passé mon tour. Sous la table. Adorable oubli. L'oeil est dans la tombe. Il succombe à la page blanche. Une épiphanie.

Douche après avoir couru ce matin. Du monde à la maison à mon retour, ça beau être prévu, toujours une surprise. Je me presse. Du fouillis dans la salle de bain. Du linge en pagaille. Nina a vomi plusieurs fois. Désagréable sensation d'oppression à sentir l'humidité de sa peau (mal séchée et déjà en sueur), sur les vêtements (chemise et jean). Olivier découvre mon lecteur enregistreur vidéo. Il s'en empare avec sa décontraction habituelle, cette assurance désinvolte, et regarde les films

que j'y ai enregistrés. Je prends un air dégagé pour lui expliquer, à distance, le fonctionnement de la machine. En le voyant dans la salle de bain, je comprends qu'il a découvert les films pornos. Je ne sais pas qui est le plus gêné.

Remonter le quai à contresens. J'ai toujours avancé comme ça, ça a toujours été moi, rien que moi qui avançait comme ça. Contredanse. Lumières comme n'en dispensent que les quais de gare à peine surgis de l'aube. À contrario. Je m'en contrefiche. Je danse contre. À leur rencontre. Ils avancent toujours, ils ont toujours un truc à avancer et moi j'ai un train de retard, j'avance avec mon train de retard, je le regarde, ils me regardent, on se regarde, on voit le train partir, tout le monde s'est avancé vers moi, je ne suis pas le train, je ne suis rien, j'avance, j'avance avec mon train de retard. Je me faufile. Je zigue, je zague entre les corps des voyageurs qui descendent de leur train, le vide de leurs corps. J'avance masqué, à couvert, toujours derrière un autre qui avance devant moi, dans son sillage,

son ombre. Pour monter dans le train vide. C'est mon train-train quotidien, je ne suis pas pressé d'y être. Mais j'y vais. J'y suis. J'y reste. Attention au départ, le train va partir.

Deux trains roulent côte à côte un long moment. Course de vitesse. Aller-retour. Images au ralenti cependant. De l'autre côté, dans le train qui dépasse le mien, une femme endormie, la tête contre le rebord métallique de la vitre. Le train passe plusieurs fois à sa hauteur. Je la regarde attentivement. Son cou dénudé, son collier de perles, ses yeux fermés, gonflés de fatigue, sa peau blanche, son air détendu, offerte dans le sommeil. Transport en commun.

Marquer comme non lu. J'ai vite su qu'il fallait surtout ne pas s'arrêter de travailler. Il me dit, je n'écris pas, jamais. Mais je m'attendais à une situation de cet ordre. Toute la journée derrière l'écran, pour mieux se cacher, se voiler la face, passer le temps mais sans rien

faire, minimum vital, l'écran de l'ordinateur succédané de télévision, le clavier fait office de télécommande. On attend que ça passe. Zapper. Nous dévalons l'escalier, comme pour mieux oublier l'événement. Il m'arrête, me demande si vraiment il ne me dérange pas. Même pas la liste des courses ? je lui demande. Non, pas un mot. Sélectionnez les enregistrements : « Elle parvient son but. »

Gare du Nord. Un couple s'embrasse. Je passe juste devant eux, la plupart des gens les ignore, moi je ne peux pas. Je m'arrête à leur hauteur. Je vois très nettement leurs langues se mêler, s'emmêler. Il embrasse le bas de sa bouche comme s'il cherchait à le manger littéralement. Elle s'occupe de la lèvre supérieure de son ami. Elle passe sa langue dessus régulièrement.

L'activité éditée de vie quotidienne, en principe, ne déborde pas les capacités du sujet qui en est le lieu de mémoire. L'éclair de côté. Dans le rêve, le lapsus, l'acte

manqué, le mot d'esprit lui-même, au moment où il se produit, c'est bel et bien quelque chose comme une variable, qui échappe au sujet, quelque chose qui se serait mémorisé sans qu'il ait rien à y voir. Familier du mélange des genres. On appelle ça égalité des chances. Le mot d'esprit. La rencontre de deux sourires. La mémoire, c'est quelque chose dont personne ne s'occupe, pour la bonne raison que si on s'en occupe à fond, au jour le jour, on y perçoit probablement, à vif, l'intolérable lui-même, c'est-à-dire l'intolérable de la répétition. Où cesse la douleur ? Qu'est-ce que tu dis ? Le choix des vêtements est à votre convenance.

Dans ce cagibi, on entrepose nos vêtements, on y accumule matériels, logiciels, documentations. Comme nous, elle accroche sa veste à une étagère abandonnée là depuis trop longtemps, tout le monde l'a désormais oubliée, elle se défait de partout. J'entre. Son parfum dans tout l'espace? Je sens son foulard vert iris, mon visage dedans, dans tous l'espace. Un parfum c'est une

histoire sans parole. Je devrais lui demander le nom de son parfum.

Quand la nuit est tombée. Plus tard vous comprendrez pourquoi. De bonne heure. Autour de nous on ne voyait que des champs. Du moins on le disait. Le ciel est à travers des cordées invisibles. Des fils assez longs qui leur permettaient de voyager un peu. Plus retenus à rien. Ces histoires-là sont plutôt difficiles à comprendre, à éclaircir. Mon père m'avait averti. La peur me soufflait dans le dos, un désir violent de la connaître. Avec une nuance de regret. Le vent est tellement fort qu'aucune voix ne parvient à le traverser. Sa langue, n'ayant plus à qui parler, se durcit dans sa bouche. Une immense fatigue. Mais personne ne répondait. Un vide en moi comme si je faisais l'appel. Photocopies de photocopies. Longtemps.

Jeune femme blonde endormie dans le train. Grande blonde racée aux lèvres ourlées, petit nez retroussé,

mèche de cheveux ondulés, qui me voile longtemps son profil. Elle la relève subitement, la glisse derrière son oreille. Quel souvenir d'elle ce soir en rentrant à la maison ? Surprise, elle est encore là, présente, suffit de fermer les yeux pour en raviver le souvenir, l'image fantomatique, fantasmatique. Et plusieurs jours de suite encore. Je ne la vois pas souvent, je me dis, je vais justement la revoir quand je commencerais à peine à l'oublier.

J'imaginai déjà ce qu'il allait m'écrire, trop d'attente en retour, déception. Mot de passe : *rikiki*. Cher Monsieur, on pouvait dire bien des choses en somme. Merci de votre message. C'est une excellente idée. Merci quand même. Cette difficulté avec ce stagiaire, tenter de lui expliquer, en vain, que sa vie on s'en fout. Pas le propos. Changeons de sujet. Revenons à nos moutons. Incapable d'écrire ce qu'il est venu faire là deux semaines durant, parle en détails, surface et jargons de circonstance. Le nez dans le guidon on va droit dans le mur. Si facile à dire à l'autre ce qu'il attend, ce qu'il

veut entendre. Ne pas le faire pourquoi ? Marquer sa différence ? Son territoire ? Montrer ses cicatrices ou ses muscles ? C'est au choix. Rien à voir, mieux vaut circuler et tourner la page. *Thumbnail* signifie vignette, qu'on se le dise. Je ne suis pas un numéro, je suis en roue livre. Bien à vous.

Les gens s'embarquent dans des mouvements contestataires, mais ne vont jamais jusqu'au bout, tout vrai changement est devenu impossible. La seule chose qui nous reste est le consumérisme, le danger serait de nous en lasser car au-delà il ne nous reste plus rien. Les médias doivent informer, pas mobiliser, mobiliser c'est le rôle de la propagande. Devenir une simple copie du réel au lieu de stimuler l'invention de nouvelles formes, kaléidoscope malicieux dont on cherche avec délices le mode d'emploi. Quand je coupe mes textes des choses tombent auxquelles je tiens et c'est cette culpabilité qui donne des livres à venir. Mettre ensemble des petits morceaux qui n'ont rien à voir les uns avec les autres, je

n'appelle pas cela de la poésie, pour autant je suis dans le non souci des genres. Deux possibilités : la narration par courtes séquences, rêves diurnes, dont dérivent les contes et la possibilité d'établir des décomptes textualisés.

Retour exact et insistant de l'idée d'une promesse de bonheur par l'art. L'art est travail : c'est la morale de l'histoire. Il en faut une. Un amour constant triomphe de tout. Tout d'abord sans éclat. Il y a des vagues au bain révélateur. Des vagues de densité. Elles décrivent le seul mouvement de l'homme désirant. Le travail m'a éloigné de toi. Aimer à travailler. Travailler à aimer. Je suis beaucoup de choses. Ses tracés précipités. C'est un rêve. La vie est un rêve. La vie est une longue, longue suite de rêves, des rêves qui se mêlent les uns aux autres. Des heures entières à regarder en l'air sans dire un mot. Désir du retour d'irréel. L'amour seul ne peut remplir la vie d'un homme ? Si l'on y travaille, si. Comme tout est étrange. La célébrité n'est rien. La nuit est profonde, l'espace immense, infini. Deux choses sont im-

portantes : l'amour et la pensée. Il nous faut beaucoup de courage pour oser penser juste. Dans cette recherche continuelle, il convient de rester fidèle à soi-même. Des absences au présent. Rechute possible. Quelqu'un dehors. Par langueur de fenêtre. Mais la pensée crée le rêve réel.

La sonnerie résonne dans le combiné. Cela me semble interminable. Je me remémore tous les prénoms de la famille, je bute sur l'un d'entre eux, c'est idiot, on décroche. Allo, oui ? Je ne reconnais pas tout de suite la voix grave, je demande à parler à Damien. Faute de mieux. Il prend l'appareil assez rapidement. Sa voix, ce sourire dans la voix, cette façon de parler en laissant traîner les sons. Quand il entend ma voix, me reconnaît, il prononce mon prénom en insistant dessus, en le faisant durer, maintenant la note plus longtemps que nécessaire, sa voix au ralenti prise dans la glace du temps.

De ta main gauche, tu retires de ton front une mèche de

cheveux. De là, les alliances mises en place. Que l'on retrouve dans le français sérail. Un peu galvaudés pour la décrire. L'héroïne, c'est la ville. Tu retires de ton front une mèche de cheveux, et moi, immédiatement, je mémorise ce mouvement, je ne vois pas comment tu retires tes cheveux de ton front. En cas d'agression de l'un ou de l'autre. Ville multiple, versatile, utopique. L'état d'esprit mêlé d'appréhension renforcé par la première image qu'offre la ville. Je me souviens de ce geste, de ta main gauche. Les pierres se souviennent. Il fait trop froid dehors. Question d'habitude. L'événement y est aplati, parfois mutilé. Le plan d'une ville dit tout des décisions prises par des générations d'habitants. Un carrefour, sa beauté n'est pas harmonieuse. Discordances esthétiques, de l'histoire ancienne.

Depuis six ans, le même rituel anniversaire : se photographier pour l'autre avec un de ses enfants. C'est Caroline qui a commencé, elle se photographie donc avec Alice et moi avec Nina. L'appareil du métro Châ-

teau-Landon est en panne. Dans le hall froid de la gare de l'Est, on ôte à la hâte nos vêtements, on s'installe. La mise en scène est immuable, minimale. Souvent sur la photo, le sourire contrit, faute de place. L'endroit sent l'urine et le vin mauvais, mais le rire de Nina efface tout, sauf le froid.

Attendre le dernier moment, par la force des choses, c'est un risque à prendre. La faiblesse d'y croire. Du travail en voilà. Et des vœux à envoyer. Pas le moindre cordon de sécurité. Un texte à finir. Vieille fébrilité qui trouble le sommeil. Nuit électrique. Pourtant la journée aurait pu être déplorable. Quelques sourires au passage bien que reclus. T'inquiète pas, c'est pas grave. N'empêche y'a un os. L'attente ne mène à rien. Repousser ses limites. Tu comprends ? ou je vais plus loin ? En fait non, je ne vois pas où tu vas, ni même où je vais d'ailleurs, mais c'est plus loin désormais. Etre là, oui, mais un peu dans l'autre, dans l'ombre, c'est tout moi ça. D'excellente humeur comme à son habitude, il veut tout voir, être partout à la fois.